

## Jean Jaurès et les “langues régionales”

Le 31 juillet, il y aura cent ans que Raoul Villain assassinait Jean Jaurès au café du Croissant, rue Montmartre à Paris. Certes, la commémoration de la guerre de 1914-1918 qui allait débiter trois jours après occulte cet anniversaire, mais les débats autour de la ratification de la *Charte européenne des langues régionales ou minoritaires* donnent souvent l'occasion de rappeler ce que Jaurès avait écrit de ces langues. Pourtant, la plupart de ces mentions déforment gravement la pensée de l'illustre dirigeant socialiste ; il est vrai que si le “copier-coller” fait gagner du temps, les erreurs se répètent à l'infini, et l'*Histoire d'Occitanie* (Institut d'études occitanes, sous la direction d'André Armengaud et Robert Lafont, Paris : Hachette, 1979) doit y être pour quelque chose. On lit en effet, p. 779, que dans son article du 16 août 1911, Jaurès « a tenté de promouvoir l'enseignement de l'occitan », ce qui est faux, comme on le verra bientôt.

En effet, avec *Jaurès – L'intégrale des articles de 1887 à 1914 publiés dans La Dépêche* (édition dirigée par Rémy Pech et Rémy Casals, Privat-La Dépêche, 2009), nous disposons maintenant du texte authentique des quatre articles que ce fils de Carmaux y consacra à la culture et à la langue de son pays ; et le cinquième et dernier, bien plus explicite sur les langues régionales, est accessible sur le site de la *Bibliothèque Diderot* de Lyon.

L'étude la plus fouillée de ce sujet est de l'Allemande Ulrike Brummert, sociolinguiste, romaniste et manifestement sympathisante du mouvement occitaniste : *L'universel et le particulier dans la pensée de Jean Jaurès: fondements théoriques et analyse politique du fait occitan*, Tübingen : Gunter Narr, 1990, 461 p.

Elle étudie notamment les cinq articles que Jaurès a publiés sur notre sujet :

– quatre dans *La Dépêche de Toulouse* :

« Civilisation paysanne », *La Dépêche* n° 15.047 du 20-IX-1909

« Culture paysanne » *ibid.* n° 15.054 du 27-IX-1909

« Poésie méridionale et paysans » *ibid.* n° 15.060 du 3-X-1909

« L'éducation populaire et les “patois” » *ibid.* n° 15.727 du 11-VIII-1911

– le cinquième, « Méthode comparée » dans la *Revue de l'Enseignement Primaire et Primaire Supérieur*, 22<sup>e</sup> année n° 3 du 15.X.1911.

Au préalable, un constat s'impose : les parents de Jaurès étaient des bourgeois de province et le français était leur langue, donc celle de Jaurès enfant. Mais Jaurès adulte « maîtrisait parfaitement la langue occitane » qu'il avait probablement acquise « par des contacts extra-familiaux et extra-scolaires » (p. 140).

« Pour Jaurès, l'occitan n'est pas la langue maternelle au sens restreint du terme, c'est plutôt la langue de “dehors”, la langue des “autres”, la langue des paysans surtout — car jeune, il n'a pas eu de contact avec le monde ouvrier. » (p. 141)

« ... on sait que Jaurès s'exprimait en occitan, il le dit lui-même et il y a, en outre, des témoins pour relater qu'à telle ou telle occasion, Jaurès a parlé en occitan. »

« D'après ce qu'on sait de Jaurès à Carmaux, Jaurès faisait en général ses discours en Français et ne parlait publiquement en Occitan que dans des situations— très particulières, quand une situation était particulièrement difficile. —[...] Lorsqu'il avait à ressaisir une salle qui lui paraissait lui échapper, à ce moment il abandonnait le Français, il parlait en Occitan [...] » (*ib.*)

Pour ce qui est des langues autres que le français et l'occitan (le mot est d'U. Brummert, pas de Jaurès), « à savoir le basque, le breton, le catalan, le corse et le flamand » — l'Alsace-Lorraine est encore allemande — U. Brummert constate :

« Avant 1911, aucune de ces langues ne reçoit une mention positive de la part de Jaurès; au contraire, Jaurès se rallia à ceux qui imputaient une des causes de la réaction bretonne à l'attachement de cette région son idiome traditionnel. Dans « Méthode comparée », article parallèle à « L'Education populaire et les “patois” », il y a une **révision totale des positions jaurésiennes** : en dehors du rôle bénéfique

de l'occitan dans la communauté des langues romanes, Jaurès élargit son champ de vision linguistique. Le basque et le breton ont droit de cité dans le canon des matières à enseigner. » (pp. 156-7)

Et la première fois qu'U. Brummert cite le passage de la « Méthode comparée » sur la comparaison entre langues chez les enfants bilingues, elle précise en note : « Jaurès parle des enfants basques qui maîtrisent aussi bien la langue des ancêtres que la langue française. » (p. 149, note 37), puis en donne une interprétation tout à fait raisonnable :

« Ce souhait de l'**étude comparative** des deux langues – en ce cas précis **du basque et du français** – est davantage prononcé par un souci d'érudition et d'éveil d'esprit que par la volonté de promouvoir un bilinguisme. C'est un constat que **les enfants basques sont bilingues**; néanmoins, Jaurès vante ainsi les avantages du bilinguisme. » (p. 149.)

Voici donc maintenant le texte intégral des quatre articles de *La Dépêche de Toulouse*, et surtout de l'article décisif « Méthode comparée » d'octobre 1911.

D'après *Jaurès – L'intégrale des articles de 1887 à 1914 publiés dans La Dépêche*  
édition dirigée par Rémy Pech et Rémy Casals, Privat-La Dépêche, 2009, pp. 758-760

*La Dépêche* n° 15.047 du 20 septembre 1909

## Civilisation paysanne

Il y a quelques semaines a paru un roman de M. Boulot, *les Pagès* où sont décrites les mœurs des paysans de l'Aveyron, et plus particulièrement de cette région de l'Aveyron qui est séparée du Tarn par les gorges profondes du Viaur. L'œuvre est intéressante et les tableaux de la vie rurale y sont fermes et nets. Peut-être pourrait-on leur reprocher d'être un peu archaïques. L'auteur s'applique surtout à peindre les habitudes traditionnelles. Il sait bien qu'un travail profond s'accomplit dans les campagnes, que l'ancienne structure sociale s'y désagrège ou est menacée de dissolution, et il montre lui-même ce qu'a de précaire aujourd'hui le loyer [sic ; *noyau* ?] si longtemps solide des « pagès » les plus aisés. Dans la rivalité qui met aux prises, tout le long du roman, deux chefs de famille, celui-là succombe qui a le plus grand nombre d'enfants. La victoire sociale est pour celui qui n'a qu'une fille. C'est évidemment le signe d'une désorganisation prochaine. Mais M. Énée Bouloc, tout en pressentant une période nouvelle, semble avoir peur de l'étudier. Il se détourne vers le passé. Il s'attarde à décrire longuement le battage de la moisson au fléau. Pas une fois dans son livre on n'entend le halètement de la machine, il ne fait pas la moindre allusion aux transformations économiques, morales, sociales qui s'accomplissent, aux progrès de la culture intensive dans le Ségala, dans ces régions aveyronnaises naguère incultes et stériles et qu'ont vivifiées les engrais portés par les chemins de fer. Il ne prend pas garde aux problèmes nouveaux qui se posent, aux activités nouvelles qui se manifestent, aux formes sociales encore incertaines qui s'ébauchent. Ce qui fait la supériorité du réalisme de Balzac, c'est qu'il étudie toujours la société dans son mouvement, c'est qu'il applique un verre grossissant aux germes encore obscurs pour en surprendre le tressaillement; c'est qu'il prolonge et amplifie par la pensée, par la passion, ces mouvements à peine commencés dont s'emparent les esprits hardis et les volontés aventureuses. La plupart des romanciers qui parlent aujourd'hui des choses de la terre ont un accent pessimiste et lassé. M. René Bazin, dont le dessin est d'ailleurs si net et la couleur si intense en sa sobriété, parle de « la terre qui meurt », comme si elle ne renaissait pas sous d'autres formes, comme si elle n'était pas plus productrice que jamais, comme si elle ne couvrait pas dans ses sillons les germes de formes sociales nouvelles. Même quand il se tourne vers l'avenir, même quand il montre « le blé qui lève », un étroit souci conservateur lui ferme les vraies perspectives. Il s'imagine qu'il suffira de ranimer dans l'aristocratie terrienne l'esprit de dévouement social et de patronage pour arrêter la revendication des salariés de la terre dans les régions de grande propriété. Mais l'espère-t-il ? Son héros meurt le cœur brisé, et on peut croire que « le blé qui lève » n'arrivera pas à maturité. Le jour viendra sans doute où les romanciers, les poètes sauront aimer, entrevoir, faire vivre les paysans de demain, allégés par le mécanisme et la science d'une partie de leur fardeau, marchant par l'association à la conquête de la terre, et tous les jours plus capables de dominer la nature par l'esprit, d'en sa-

vouer les beautés familières et d'en comprendre les beautés sublimes. C'est l'admirable esprit idéaliste de George Sand qui aura le dernier mot. C'est sous un large souffle de poésie qu'onduleront les moissons nouvelles. Déjà, par intervalles, par rayons incertains et brisés, se manifeste, dans le monde paysan, la vie de l'esprit, j'entends le plus haut. Précisément, M. Énée Boulloc, après avoir dépeint en traits vigoureux la lutte des faucheurs s'efforçant à qui couchera le plus largement et le plus vite tes [sic ; les] foins mûrs, raconte le tournoi de chansons qui s'institue ensuite entre les rivaux. Et l'un des chanteurs chante une des poésies du savoureux et vigoureux poète aveyronnais, l'abbé Bessou, qui fut curé de Saint-André, non loin de Laguépie. C'est un poème pris dans le recueil : *Dal brès à la toumbo* (du berceau à la tombe). L'abbé Bessou a traduit en vers la légende du *Gourg de la Sereno* (du gouffre de la Sirène), qui appelle de sa chanson perfide les jeunes hommes qui vont faucher et qui les abîme sous la transparence riante et glacée de ses eaux. Ce fut d'abord pour moi une grande joie. « Voilà donc les paysans de nos rudes contrées montagneuses qui se mettent à chanter de belles choses. Ils ne se contentent plus des ineptes complaints des chanteurs de foire. Ils se plaisent aux chants qui traduisent le mystère de leur propre vie, le mystère de la terre et des eaux. » Mais je me dis bientôt que peut-être il y aurait là, dans le livre de M. Boulloc, une fiction complaisante, une habileté de romancier, et je me proposais de lui écrire pour lui demander s'il avait réellement entendu les faucheurs aveyronnais, dédaignant les refrains stupides, chanter cette belle chanson. Je n'ai pas eu besoin de lui adresser cette épître, car étant allé voir, le jour de la foire, mes amis de Bourgnounac, sur le plateau qui domine les passages du Viaur menant à l'Aveyron, j'ai appris d'eux que, en effet, dans la région, plus d'un travailleur de la terre chantait les vers d'un des maîtres de la langue méridionale, et parmi ceux que j'interrogeais plusieurs les savaient aussi. Je me pris à rêver, pour le monde paysan renouvelé par la science et par la justice, toute une floraison de vie et de pensées, non plus locale et fortuite comme celle que la présence d'un vrai poète longtemps mêlé à l'existence du peuple avait propagée un moment dans quelques pauvres paroisses, mais vaste comme les horizons modernes et permanente comme la lumière, hardie et libre comme la pensée des grandes cités, fraîche comme la rosée des prairies, savoureuse comme les fruits des arbres de plein vent. Oui, mais M. l'abbé Bessou nous avertit, dans la remarquable préface de son livre *las Besucarietos*, que cette culture poétique du peuple paysan n'est possible que dans les anciens cadres sociaux, et surtout dans l'ancienne langue de notre pays d'Oc. C'est une grande question que je veux, dans un prochain article discuter avec lui.

*La Dépêche* n° 15.054 du 27 septembre 1909

### Culture paysanne

M. l'abbé Bessou parle avec une poétique mélancolie de l'abandon où sont laissés de plus en plus, dans le Midi même, le langage méridional et la littérature méridionale. Son livre, dit-il, rira tout seul dans la solitude « comme le vieux chemin de Ginestel depuis qu'on a fait la grande route ». C'est moi qui traduis, bien entendu, et vous demanderez le livre si vous voulez revoir vous-même « *lou biel caminol de Ginestel* ». « Pauvre vieux chemin que j'ai si souvent suivi ! Maintenant personne n'y passe, ou autant vaut dire personne ; mais les petits oiseaux, dans les haies et les peupliers chantent toujours. Petits oiseaux, chers souvenirs, c'est ainsi que vous chanterez dans ce livre. Et qui sait ? quoi qu'en disent les savants, dans trois ou quatre siècles le paysan *savantisé* sentira repousser les frondaisons de son âme, et il se débarrassera des greffes contre nature que les *francimanteurs* lui auront imposées. » J'en demande bien pardon au savoureux écrivain : mais puisqu'il interroge ainsi l'avenir, je me risque moi aussi à faire le prophète, et j'ose dire que ce n'est pas sous cette forme, ce n'est pas par le refoulement de la civilisation française et du langage français que fleurira et mûrira en notre Midi l'âme paysanne. Qu'il ne me traite pas soudainement de *francimentaire*. J'ai le goût le plus vif pour la langue et pour les œuvres de notre Midi, du Limousin et du Rouergue au Languedoc et à la Provence. J'aime entendre notre langue et j'aime la parler. Dans les réunions populaires les paysans et les ouvriers n'aiment pas qu'on ne leur parle que patois (pardon de ce mot, monsieur l'abbé : il est dans la langue paysanne) : car on paraît supposer qu'ils n'entendraient pas le français. Mais ils aiment bien quand on leur a parlé en français, qu'on

s'adresse aussi à eux dans **notre langue du Midi**. Cela crée entre celui qui parle et ceux qui écoutent une intimité plus étroite et il m'a semblé parfois qu'on touchait ainsi certaines fibres profondes. Mais le mouvement qui francise les mœurs, le langage, les institutions, les idées est irrésistible et irrévocable. Et **le seul moyen de sauver ce qu'il y a de charmant dans le patrimoine méridional ce sera de le rattacher à la culture française elle-même**. J'entends bien. M. l'abbé Bessou constate qu'il n'y a de culture familière et profonde pour un peuple que celle qui s'exprime dans le langage de tous les jours. Seuls les mots prononcés dès l'enfance, associés aux premières impressions des sens, aux premières émotions de l'esprit et de l'âme ont ce retentissement aisé et profond dont les vrais poètes connaissent la magie. Oui, mais voilà pourquoi **il importe que tout le peuple de France soit familiarisé dès les premiers jours avec la langue française**. Il est facile de railler les « francimans », et on aurait raison de les railler s'ils s'en tenaient à ce premier effort maladroit et gauche. Il faut travailler, lire, étudier, jusqu'à ce que la pratique du français le plus exact et le plus pur soit devenue familière. Un peuple ne peut prétendre vraiment à la civilisation que quand tous ses citoyens, et ceux même qui sont voués aux travaux les plus rudes, sont associés au plus grand patrimoine d'une nation qui est le trésor du langage. C'est alors seulement que pourra naître une culture vraiment populaire et vraiment nationale. M. l'abbé Bessou a raison d'admirer **le mouvement littéraire méridional** : il en parle avec une grande liberté d'esprit puisqu'il nomme parmi les maîtres Fourès qui a jeté contre l'oppression catholique des crus [*sic, cris*] de révolte si puissants, et Aubanel dont l'œuvre est comme enchantée de beauté hellénique et frémissante de volupté païenne. Mais **ce mouvement n'est ni spontané ni vraiment populaire**. Il n'est pas spontané : **ce n'est pas d'une tradition méridionale continue et profonde qu'il est sorti**. Mistral constate que pendant le dix-septième et le dix-huitième il n'y a pas eu, en français, de grand poète provençal. Et il explique cette stérilité en disant que nul poète ne peut bien chanter sinon en sa propre langue. Mais sous Louis XIII, sous Louis XIV, ni sous Louis XV la Provence n'a fourni non plus de grands et vrais poètes en provençal. J'avoue du moins n'en pas connaître. Et j'ajoute que le poète languedocien **Goudouli**, si connu de nom en la bonne ville de Toulouse, **a été pour moi une déception**. Il me fait l'effet d'un poète de cour dont le Capitole serait le Louvre. C'était un excédent [*sic, excellent*] élève des jésuites, lesquels furent des latinistes excellents et il me semble en le lisant, qu'il a fait des vers patois comme il avait fait d'abord des vers latins : **c'est ingénieux, fade et frêle, avec une fausse familiarité où il n'y a vraiment ni force ni sève**. Hélas ! les Toulousains me pardonneront-ils ce blasphème ? Mais qu'ils comparent Goudouli et Fourès, et ils feront la différence du rhétoricien habile au poète puissant. En fait, c'est l'événement de France le plus central, le plus largement français, je veux dire la Révolution française, qui a suscité la renaissance littéraire du Midi. Ce n'est pas un paradoxe : et je n'oublie pas que **la Révolution** a aboli les vestiges d'autonomie des provinces ; mais elle n'a fait tomber que des barrières vermoulues et des privilèges surannés ; et par l'universel ébranlement communiqué aux esprits, par la valeur qu'elle a donnée à toutes les forces populaires, elle a accru chez les hommes le sens du passé comme celui de l'avenir. **C'est d'elle que date le véritable esprit historique**, celui qui retrouve la vie des générations éteintes. C'est sous cette influence vivifiante qu'ont commencé les premières recherches d'érudition qui ont **ranimé le passé littéraire de la Provence et du Languedoc** et éveillé chez les jeunes hommes l'ambition de produire à leur tour dans **le vieil idiome** renouvelé. C'est étincelle de feu du foyer central qui a rendu possible la renaissance littéraire du Midi. Et M. l'abbé Bessou commet un contre-sens historique lorsque dans ses vues **d'avenir il sépare la civilisation de la langue d'oc de la grande civilisation française**. Mais il me reste beaucoup à dire sur le caractère « populaire » de notre littérature méridionale et sur les conditions réelles d'une véritable culture populaire du peuple paysan.

*La Dépêche* n° 15.060 du 3 octobre 1909

## Poésie méridionale et paysans

Définir ce qu'on entend par poésie populaire ou même rechercher si jusqu'ici, dans l'histoire de l'esprit humain, il y a eu vraiment une poésie populaire, serait une très grande et très difficile entreprise. Pour moi, j'incline à penser que le dur régime d'oligarchie qui, sous des formes diverses, a

tenu la masse humaine dans la dépendance, l'ignorance et la misère, n'a jamais permis à la poésie et à l'art de descendre vraiment aux couches profondes. Il y a eu, certes, dans le peuple opprimé, des dons merveilleux d'imagination, et même parfois un instinct génial du rythme et de la forme. Mais jamais dans la vie écrasée et pauvre des multitudes, l'art n'a pu faire sentir largement sa force souveraine, faite de liberté, de lumière, d'essor allègre et d'orgueil intérieur. C'est seulement dans une société nouvelle et vraiment humaine que l'art sera une force pleine d'humanité; et il faut que la vie de tous les hommes soit haussée pour que tous puissent en effet reconnaître et prolonger dans l'art la vibration de leur propre vie. L'art populaire ou plutôt l'art humain sera la fleur sublime et toute nouvelle d'un ordre social nouveau. En tout cas **ce serait une illusion étrange et bien dangereuse de s'imaginer qu'il a suffi aux félibres, aux poètes languedociens ou provençaux, d'écrire en patois, dans le parler habituel des paysans, pour créer une poésie vraiment populaire.** Il ne suffit pas non plus d'avoir pris pour cadres les horizons familiers du Midi, ou d'avoir traduit en vers quelques scènes de la vie paysanne. En fait, **il ne s'est pas établi entre ces poètes, qui sont souvent de grands artistes raffinés, et le peuple qui travaille une large communication.** Dans l'ensemble, les paysans de nos montagnes et de nos vallées ne connaissent pas plus les grands poètes du félibrige que les ouvriers des plus pauvres faubourgs des cités industrielles ne connaissent et ne comprennent Alfred de Vigny et Baudelaire. Notez bien que je n'en fais pas grief aux poètes du Midi. Sous peine de tomber dans la banalité la plus déplorable et la plus pauvre, ils ne pouvaient oublier qu'ils étaient en art les héritiers de toute la culture latine. Ils ne pouvaient s'affranchir des complications, des subtilités, de la pensée française contemporaine. Et quelquefois il semble qu'on retrouve en eux des nuances, des reflets de la poésie décadente ou symboliste. Voici par exemple dans *la Veillée*, pièce d'ailleurs pénétrante et exquise, d'Anselme Mathieu, une stance qui ne peut être comprise de ceux qui n'ont que la sensation immédiate des paysages : « En regardant la nuit qui descend sans lune sur le soir artésien, et la poussière du temps qui monte et tourbillonne sur toutes les cimes. » *En regardant la niue que davalò sens luno / Sus lou vèspre arlaten / E la pouSCO dou tems / que mounto e revoulumo / En touti li cresteu.* C'est presque du Stéphane Mallarmé. De même dans la pièce d'amour *l'Apparition*, voyez quelle complication raffinée de sensations et d'images : « Elle me semble, belle comme un jour de soleil et d'amour, et jolie comme une nuit où toutes les rumeurs s'évanouissent. » *Me semblo bello coume un jour / De soulèu e d'amour / E poulido / Coume uno niue, touto rumour / Esvalido.* Je ne sais rien de plus pénétrant, de plus doux, de plus délicieusement amorti, rien qui nous éloigne mieux de la brutalité des choses, que le morceau de Jules Boissière, où le félibre raconte « ce qu'il a vu aux enfers, dans la forêt ensorceleuse ». C'est une note vraiment originale : ce n'est ni l'obscurité livide de l'enfer de l'Odysée, ni la splendeur sereine et mélancolique des Champs-Élysées de Virgile; c'est une décoloration étrange et mystérieuse de toutes les teintes, de toutes les pensées, de toutes les émotions. « Un pays pâle, une forêt au crépuscule. L'air du soir est clair et tranquille sur les rameaux. Le ciel blanc est baigné d'une étrange clarté, qui ne vient pas du soleil et qui ne vient pas des étoiles. » *Que ven pas dou souleu e ven pas des estello.* « Pays pâle où rien ne change, où rien ne se flétrit, terre qui ne connaît ni la mort ni la vie, où rien ne germe et rien ne se défeuille, un pays en langueur, et qui sent la rose malade. »... *Un país en languisain [sic, languisoun] que sen la rose amalantido [sic, amalautido].* Et je ne prétends pas que cela ne puisse être « populaire », en un sens profond. Il se peut que dans certaines sensations éprouvées par le paysan aux heures douteuses du crépuscule il y ait, si je puis dire, une sorte de préparation au mystère de ces vers, un point par où leur subtilité pourra s'insinuer dans l'âme. Il se peut aussi que ces hommes, après avoir durant des jours travaillé sous le brutal soleil, après avoir subi dans leur vie, dans leur effort, la loi impérieuse des saisons, ressentent un plaisir mystérieux à se reposer dans ce pays de rêve qui est, par [sic, par] sa douceur fanée et immobile, le contraire de leur propre vie. Je ne le conteste pas. Je suis porté à croire qu'il y a dans les âmes humaines les plus simples des richesses insoupçonnées. La rude forêt a des nuances merveilleusement délicates et tendres. Je suis convaincu que l'art de l'avenir, pour s'adresser vraiment à tous les hommes, ne sera pas réduit à des formules sommaires et pauvres. C'est le son d'un violon à la fois profond et tendre, pathétique et subtil, qui mènera la danse des esprits et des âmes. Mais encore faut-il que le peuple paysan ait été haussé à ce degré de culture où l'homme peut réfléchir sur lui-même et sur les choses. La nature ne peut être

vraiment comprise et aimée, en ses splendeurs d'été ou en ses mélancolies d'automne, que si l'esprit s'est élevé en quelque façon au-dessus de la nation [sic, nature] elle-même. Quand il y est comme enfoncé, ou par l'ignorance, ou par la misère, ou par ce sentiment de dépendance continue qui accompagne la vie trop difficile et trop dure, il a beau être en contact permanent avec elle, il ne la connaît pas. Et il se désintéresse du haut effort de l'art pour la traduire, même quand l'art affecte les formes de langage du peuple lui-même. Il y a trente ans (que de soleils couchés depuis lors !) j'ai eu la bonne fortune d'assister à Albi au banquet du félibrige présidé par Mistral. Il y avait la société aristocratique de l'Albigeois, des bourgeois cossus, des prêtres et quelques « intellectuels ». Les ouvriers et les paysans n'y étaient pas, non par dédain ou par hostilité, mais par indifférence : ils ne savaient pas. Aucune vibration large et profonde n'était venue à eux; ou s'ils pensaient parfois à ces artistes qui ciselaient des rimes dans le langage patois, c'est comme à des amateurs qui s'amusaient à sculpter les cailloux du chemin. La poésie méridionale n'a pas fait tout ce qu'elle aurait pu faire pour hausser à son niveau, qui est celui du grand art, le peuple paysan. Elle a commis deux fautes : D'abord, elle n'a pas compris qu'elle était solidaire de la grande culture française, et qu'elle-même ne serait vraiment accessible au peuple que si celui-ci connaissait et goûtait la grande littérature de la France. C'est Lamartine qui a publié le premier la gloire de Mistral. Pour que les travailleurs puissent comprendre vraiment l'art savant et de Mistral, et d'Aubanel, et de Félix Gras, il faut qu'ils soient en état de comprendre Racine, Lamartine et Hugo. Quiconque n'est pas capable d'aimer le Jocelyn de Lamartine n'aimera pas la Mireille de Mistral. Le félibrige aurait dû pousser beaucoup plus fortement qu'il ne l'a fait au développement des écoles populaires et de la culture française dans ces écoles. Pour que la langue méridionale cesse d'apparaître au peuple lui-même comme « un patois », c'est-à-dire comme une langue inférieure, déchue des hautes idées générales et des grandes ambitions humaines, il convient qu'il apprenne à goûter dans les chefs-d'œuvre de la langue française la beauté classique et qu'il puisse ainsi reconnaître dans la littérature méridionale renouvelée une forme originale, une expression distincte du génie hérité de Rome et de la Grèce par la France totale comme par la France du Midi. C'est l'école populaire française, élevée, ennoblie par l'effort, par l'ascension sociale du peuple ouvrier et paysan, qui sauvera du naufrage la littérature du Midi. Quand le peuple sera assez curieux de la langue française pour que l'instituteur puisse l'intéresser, dans notre Midi, par des comparaisons du français au « patois », qui, ramené ainsi dans le vaste cercle de la civilisation générale, cessera d'être un patois ; quand il saisira assez fortement et finement la beauté des chefs-d'œuvre français pour prendre plaisir à les comparer aux œuvres les plus exquis des maîtres du Midi, alors, et alors seulement, l'admirable effort de la renaissance méridionale sera préservé du naufrage. Alors tout le Midi, civilisé en ses profondeurs, prendra plaisir à prolonger à côté du français comme une note à la fois distincte et harmonique, le langage méridional, tour vibrant d'art et de pensée supérieure. Lorsque l'abbé Bessou prévoit une résurrection du patois aux dépens du français refoulé, il continue une des plus graves erreurs du félibrige, celle qui menace le plus l'avenir même de la littérature méridionale. Mais les artistes méridionaux ont commis une seconde erreur et qui touche à toute la question sociale.

*La Dépêche de Toulouse*, n° 15.727 du 11 août 1911

[Texte d'après le site de *Gardarem la Terra* [http://gardaremlaterra.free.fr/article.php3?id\\_article=29](http://gardaremlaterra.free.fr/article.php3?id_article=29), collationné avec la réédition 2009, p. 802 ; d'U. Brummert, on a gardé sa note n° 73 du bas de la page 155]

## L'éducation populaire et les « patois »

Il y a un an, dans le loisir d'esprit de nos vacances parlementaires, j'avais discuté la thèse de ceux qui croient pouvoir ressusciter en France une civilisation méridionale autonome et faire de la langue et de la littérature du Languedoc et [du Midi <sup>1</sup>] de la France un grand instrument de culture. J'avais établi, je crois, qu'il y a là une grande part de chimère, que la langue et la littérature de la France étaient désormais et seraient de plus en plus pour tous les Français le moyen essentiel de civilisation, qu'au demeurant l'entreprise méridionale n'avait pas le caractère « populaire » et spon-

<sup>1</sup> Le contexte suppose ces deux mots qui manquent semble-t-il dès la publication originale.

tané qu'on affectait d'y voir ; qu'elle était pour une large part l'œuvre préméditée de bourgeois cultivés, pénétrés des lettres classiques, et qui avaient retrouvé et ranimé, par érudition autant que par inspiration, des sources longtemps endormies ; j'ajouterai qu'au demeurant la création littéraire de ces hommes était souvent raffinée, plus large et virgilienne, mais de forte tradition païenne avec Fourès ; amoureuse, vivante, et passionnée mais de tour et de souvenir hellénique chez Aubanel ; et que seuls ceux qui connaissaient les grands chemins battus du Parnasse et de l'Olympe pouvaient goûter tout le charme de ces sentiers sinueux de la poésie méridionale qui courent en feston le long des grandes routes glorieuses. Mais je disais aussi avec une force de conviction qui ne fait que s'accroître que ce mouvement du génie méridional pouvait être utilisé pour la culture du peuple du Midi. Pourquoi ne pas profiter de ce que la plupart des enfants de nos écoles connaissent et parlent encore ce que l'on appelle d'un nom grossier « le patois ». Ce ne serait pas négliger le français : ce serait le mieux apprendre, au contraire, que de le comparer familièrement dans son vocabulaire, sa syntaxe, dans ses moyens d'expression, avec le languedocien et le provençal. Ce serait, pour le peuple de la France du Midi, le sujet de l'étude linguistique la plus vivante, la plus familière, la plus féconde pour l'esprit. Par là serait exercée cette faculté de comparaison et de raisonnement, cette habitude de saisir entre deux objets voisins, les ressemblances et les différences, qui est le fond même de l'intelligence. Par là aussi, le peuple de notre France méridionale connaît un sentiment plus direct, plus intime, plus profond de nos origines latines. Même sans apprendre le latin, ils seraient conduits, par la comparaison systématique du français et du languedocien ou du provençal, à entrevoir, à reconnaître le fonds commun de latinité d'où émanent le dialecte du Nord et le dialecte du Midi. Des siècles d'histoire s'éclaireraient en lui et, penché sur cet abîme, il entendrait le murmure lointain des sources profondes. Et tout ce qui donne de la profondeur à la vie est un grand bien. Aussi, le sens du mystère qui est pour une grande part le sens de la poésie, s'éveille dans l'âme. Et elle reçoit une double et grandiose leçon de tradition et de révolution, puisqu'elle a, dans cette chose si prodigieuse et si familière à la fois qu'est le langage, la révélation que tout subsiste et que tout se transforme. Le parler de Rome a disparu, mais il demeure jusque dans le patois de nos paysans comme si leurs pauvres chaumières étaient bâties avec les pierres des palais romains. Du même coup, ce qu'on appelle « le patois », est relevé et comme magnifié. Il serait facile aux éducateurs, aux maîtres de nos écoles de montrer comment, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, le dialecte du Midi était un noble langage de courtoisie, de poésie et d'art ; comment il a perdu le gouvernement des esprits par la primauté politique de la France du Nord, mais que de merveilleuses ressources subsistent en lui. Il est un des rameaux de cet arbre magnifique qui couvre de ses feuilles bruissantes l'Europe du soleil, l'Italie, l'Espagne, le Portugal. Quiconque connaîtrait bien notre languedocien et serait averti par quelques exemples de ses particularités phonétiques qui le distinguent de l'italien, de l'espagnol, du catalan, du portugais, serait en état d'apprendre très vite une de ces langues. Et même si on ne les apprend pas, en effet, c'est un agrandissement d'horizon de sentir cette fraternité du langage avec les peuples latins. Elle est bien plus visible et sensible dans nos dialectes du Midi que dans la langue française, qui est une sœur aussi pour les autres langues latines, mais une sœur un peu déguisée, une sœur « qui a fait le voyage de Paris ». L'Italie, l'Espagne, le Portugal s'animent pour de plus hauts destins, pour de magnifiques conquêtes de civilisation et de liberté. Quelle joie et quelle force pour notre France du Midi si, par une connaissance plus rationnelle et plus réfléchie de sa propre langue et par quelques comparaisons très simples avec le français d'une part, avec l'espagnol et le portugais d'autre part, elle sentait jusque dans son organisme la solidarité profonde de sa vie avec toute la civilisation latine ! Dans les quelques jours que j'ai passés à Lisbonne, il m'a semblé plus d'une fois, à entendre dans les rues les vifs propos, les joyeux appels du peuple, à lire les enseignes des boutiques, que je me promenais dans Toulouse, mais dans une Toulouse qui serait restée une capitale, qui n'aurait pas subi, dans sa langue une déchéance historique et qui aurait gardé, sur le fronton de ses édifices, comme à la devanture de ses plus modestes boutiques, aux plus glorieuses comme aux plus humbles enseignes, ses mots d'autrefois, populaires et royaux. De se sentir en communication avec la beauté classique par les œuvres de ses poètes, de se sentir en communication par sa substance même avec les plus nobles langues des peuples latins, le langage de la France méridionale recevra un renouveau de fierté et de vie. Notre languedocien et notre provençal ne sont guère plus que des baies désertées, où ne passe plus le grand commerce du

monde ; mais elles ouvrent sur la grande mer des langages et des races latines, sur cette « seigneurie bleue » dont parle le grand poète du Portugal <sup>2</sup>. Il faut apprendre aux enfants la facilité des passages et leur montrer par delà la barre un peu ensablée, toute l'ouverture de l'horizon. J'aimerais bien que les instituteurs, dans leurs Congrès, mettent la question à l'étude. C'est de Lisbonne que j'ai écrit ces lignes, au moment de partir pour un assez lointain voyage, où je retrouverai d'ailleurs, de l'autre côté de l'Atlantique, le génie latin en plein épanouissement. C'est de la pointe de l'Europe latine que j'envoie à notre France du Midi cette pensée filiale, cet acte de foi en l'avenir, ces **vœux de l'enrichissement de la France totale par une meilleure mise en œuvre des richesses du Midi latin.**

Commentaire J.L. – Dans une de ses contributions à *Histoire d'Occitanie* (Paris : Hachette, 1979, p. 779), **Claude Delpla**, professeur agrégé au lycée de Foix, considère que dans l'article ci-dessus, Jaurès « **a tenté de promouvoir l'enseignement de l'occitan** : “Pourquoi ne pas profiter de ce que la plupart des enfants de nos écoles connaissent et parlent encore ce que l'on appelle d'un nom grossier “le patois” ? (...) J'aimerais bien que les instituteurs, dans leurs congrès, mettent la question à l'étude.” » Mais en présence du texte complet de l'article, on voit que c'est une **lecture de militant occitaniste** de la fin du siècle : Jaurès posait alors une question, et c'était, non pour « enseigner l'occitan » (mot anachronique en 1911, M. le professeur d'histoire !) mais pour « mieux apprendre [le français en le comparant] familièrement dans son vocabulaire, sa syntaxe, dans ses moyens d'expression, avec le languedocien et le provençal. ». Si M. Delpla avait poussé plus loin sa recherche, l'article suivant le lui aurait confirmé.

*Revue de l'Enseignement Primaire et Primaire Supérieur* 22<sup>e</sup> année n° 3 du 15.X.1911.

Ce numéro est téléchargeable sur le site de l'**Institut national de recherche pédagogique** :  
<http://www.inrp.fr/numerisations/fascicule.php?periodique=2&date=19111015>

On y trouve également la présentation suivante de cette revue :

« *La Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur* paraît de 1890 à 1929. Cette publication privée, propriété d'Henri Baudéan, compte en 1912 plus de 20 000 lecteurs, soit le cinquième des instituteurs français. De parution hebdomadaire, elle comporte plusieurs parties : partie scolaire, extra-scolaire, corporative.

« *La Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur* est au centre des débats sur l'amicalisme et le syndicalisme dans l'enseignement primaire. De 1904 à 1914, Jean Jaurès apporte sa contribution au périodique à raison de deux articles par mois. »

L'article sur les langues régionales se situe donc dans cette abondante contribution de Jaurès à cette revue professionnelle.

Je donne donc ici le facsimilé de la page de titre et de la première page de texte, où l'article de Jaurès ouvre la revue.

Et à la suite, une copie fidèle, mais plus lisible, du sommaire et de l'article.

Trois « **[sic]** » témoignent de la qualité médiocre de la typographie, les deux fautes d'orthographe ne pouvant guère être imputées à Jaurès ; plus grave, dans la première phrase, tout montre qu'il faut lire « n'avait pas disparu » et non « avait disparu ». U. Brummert en a fait judicieusement la remarque, p. 157, « Sans vouloir incriminer le typographe » écrit-elle gentiment.

Sur quelque 5300 caractères, l'article en consacre plus du tiers au basque (37 %), 3,7 % au breton qu'il convient de traiter comme le basque, 22,9 % aux « langues méridionales » d'origine latine plus 23 % au concert des langues latines, avec en intermède 13,3 % à une ouverture sur l'ensemble des nations et races, vers l'unité humaine et la « vaste Internationale de l'humanité ».

À propos de l'usage du mot « dialecte » par Jaurès, U. Brummert fait remarquer : « Jaurès n'était pas linguiste, mais il maîtrisait parfaitement la terminologie de cette science. » (p. 167). Il n'est pas très clair cependant dans cet article : juste après avoir nommé séparément « le limousin, le

<sup>2</sup> U. B., note 73 : « Jaurès se réfère à Louis vas de Camões (1524/1525-1580 [...] ».

languedocien, le provençal » comme « **nos** langues méridionales », il met en parallèle « la langue française du Nord et [...] **la** langue française du Midi » ; un peu plus loin, il refait ce parallèle.

En outre, en **supposant** à l'évidence **le bilinguisme des enfants qui entrent à l'école**, cet article ne peut être invoqué en faveur de l'apprentissage de la langue ancestrale à des enfants qui ne la possèdent pas.

Remarquons enfin qu'en souhaitant qu'on enseigne les œuvres anciennes du Midi, Jaurès suggère qu'« on pren[ne] soin de les rajeunir un peu, de **les rapprocher** par de très légères modifications **du provençal moderne et du languedocien moderne** » : ce conseil de saine pédagogie largement suivi pour le français **désavoue par avance la graphie archaïque du mouvement occitaniste** qui en était alors à ses balbutiements.

# Revue de l'Enseignement Primaire et Supérieur

N° 3

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

15 Octobre 1911

ON S'ABONNE A LA  
BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION

15, rue de Cluny, à Paris

Chez les libraires et dans les bureaux de poste

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. — On ne s'abonne que pour un an.

PRIX DE L'ABONNEMENT

France et Colonies. . . . . 6 »  
Étranger. . . . . 7 60

## Nouveau Cours d'Études Primaires

ÉDITÉ PAR LA

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION

et particulièrement recommandé aux lecteurs de la *Revue*

### VIENNENT DE PARAÎTRE

DUFRENNE et SBRILISSE	Lectures Héroïques et Contes (Cours Moyen).	1 50
MARGUERITE-BODIN	La Lecture Intelligente (Nouvelle méthode de lecture). En 2 livrets. Le livret.	» 50
J. BOEX (J.-H. ROSNY J <sup>rs</sup> )	La Leçon de la vie (Livre de lecture courante pour le Cours Moyen et Supérieur).	1 40
F. CISTAC	Les grands musiciens à l'École prim. (15 chants)	» 25
MAURICE CHEVAIS	Solfège scolaire (500 morceaux variés).	2 75
H. HOLLAND	Lectures Encyclopédiques (Cours Moyen et Supérieur).	1 30
ALBERT THOMAS	Lectures Historiques (Histoire du travail)	1 80
MARC-FROMENT	Lectures Morales (Nouv. C. de Morale).	1 »
C. CALVET	Histoire de France (Cours Préparatoire).	» 70
—	— (Cours Élémentaire).	» 80
—	— (Cours Moyen).	1 30
—	— (C. Moyen et Supér.).	1 40
ALIX et BAZENANT	Arithmétique (Cours Préparatoire).	» 75
—	— (Cours Élémentaire).	» 90
—	— (Cours Moyen, nouv. édit.).	1 40
E. PRIMAIRE	Manuel de Lectures classiques (C. Elem.)	» 90
—	— (C. Moy. et Sup.)	1 30
—	Manuel d'Éducation morale, civique, soc.	1 30
DECOLLY, PAGNOZ, SEROUT	Le 1 <sup>er</sup> livre de Langue française.	» 60
—	Le 2 <sup>e</sup> livre — (Nouv. édit. cor.)	» 80
—	Le 3 <sup>e</sup> livre — (Nouv. édit. cor.)	1 30
STUDY	La Lecture des Petits Enfants.	» 70
LALANNE et BIDAULT	Les Sciences à l'École primaire (C. Elem.)	» 80
—	— (C. Moy. des écoles rurales).	1 »
—	— (Cours Moyen et Supérieur des écoles urbaines).	1 30
—	L'Éducation ménagère à l'École primaire.	1 »
—	Cours de Sciences (Brevet).	2 50
P.-FÉLIX THOMAS	Ker-Fleuri (Cours Élémentaire de lecture).	» 80
—	Pierre et Suzette (Cours Moy. de lecture)	1 30

Ces ouvrages sont adoptés par les villes de Paris, Lyon, Bordeaux, etc.

ADMINISTRATION & RÉDACTION

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION

Société fondée par les instituteurs français pour la Propagande laïque

H. BAUDEAN, DIRECTEUR

PARIS. — 15, rue de Cluny, 15. — PARIS (5<sup>e</sup>)

Revue Sociale.  
La Question de l'ouv.  
JEAN JAURES.  
La Semaine.  
LE SYNDICAT.  
Communications  
Revue Littéraire.  
Contes.  
Le Mouvement scienti-  
fique P. POINCARÉ.  
Échos et Curiosités  
Revue Corporative.  
Le Congrès de Nantes.  
E. GLAY.  
La dotation de l'école.  
JUREL.  
Intérêts du Personnel.  
CH. MARTIN.  
Coups de Hoches.  
RECHERCHES.  
Sons de cloche  
LE CARRILLONNEUR.  
Revue pédagogique.  
Maurice Chevaiss.  
Parole.  
Lettre d'un voyageur  
en pédagogie.  
JEAN COSTE.  
Au vol.  
CL. GUYOT.  
La neutralité de l'école  
laïque.  
LE CHEVALIER.  
L'Information admini-  
strative.  
Revue scolaire.  
Enseignement scolaire.

• La *Revue* paraît tous les Dimanches. •

La « Revue » est composée et imprimée par un personnel syndiqué

# REVUE SOCIALE

## La Question du Jour

### MÉTHODE COMPARÉE

Il y a quelques semaines, j'ai eu l'occasion d'admirer, en pays basque, comment un antique langage, qu'on ne sait à quelle famille rattacher, avait disparu. Dans les rues de Saint-Jean-de-Luz on n'entendait guère parler que le basque, par la bourgeoisie comme par le peuple : et c'était comme la familiarité d'un passé profond et mystérieux continué dans la vie de chaque jour. Par quel prodige cette langue si différente de toutes autres s'est-elle maintenue en ce coin de terre ? Mais quand j'ai voulu me rendre compte de son mécanisme, je n'ai trouvé aucune indication. Pas une grammaire basque, pas un lexique basque dans Saint-Jean-de-Luz où il y a pourtant de bonnes librairies. Quand j'interrogeais les enfants basques, jouant sur la plage, ils avaient le plus grand plaisir à me nommer dans leur langue le ciel, la mer, le sable, les parties du corps humain, les objets familiers ! Mais ils n'avaient pas la moindre idée de sa structure, et quoique plusieurs d'entre eux fussent de bons élèves de nos écoles latines, ils n'avaient jamais songé à appliquer au langage antique et original qu'ils parlaient dès l'enfance, les procédés d'analyse qu'ils sont habitués à appliquer à la langue française. C'est évidemment que les maîtres ne les y avaient point invités. Pourquoi cela, et d'où vient ce délaissement ? Puisque ces enfants parlent deux langues, pourquoi ne pas leur apprendre à les comparer et à se rendre compte de l'une et de l'autre ? Il n'y a pas de meilleur exercice pour l'esprit que ces comparaisons ; cette recherche des analogies et des différences en une matière que l'on connaît bien est une des meilleures préparations de l'intelligence. Et l'esprit devient plus sensible à la beauté d'une langue basque, par comparaison avec une autre langue il saisit mieux le caractère propre de chacun, l'originalité de sa syntaxe, la logique intérieure qui en commande toutes les parties et qui lui assure une sorte d'unité organique.

Ce qui est vrai du basque est vrai du breton. Ce serait une éducation de force et de souplesse pour les jeunes esprits ; ce serait aussi un chemin ouvert, un élargissement de l'horizon historique.

Mais comme cela est plus vrai encore et plus frappant pour nos langues méridionales, pour le limousin, le languedocien, le provençal ! Ce sont, comme le français, des langues d'origine latine, et il y aurait le plus grand intérêt à habituer l'esprit à saisir les ressemblances et les différences, à démêler par des exemples familiers les lois qui ont présidé à la formation de la langue française du Nord et de la langue française du Midi. Il y aurait pour les jeunes enfants, sous la direction de

leurs maîtres, la joie de charmantes et perpétuelles découvertes. Ils auraient aussi un sentiment plus net, plus vif, de ce qu'a été le développement de la civilisation méridionale, et ils pourraient prendre goût à bien des œuvres charmantes du génie du Midi, si on prenait soin de les rajeunir un peu, de les rapprocher par de très légères modifications du provençal moderne et du languedocien moderne.

Même sans étudier le latin, les enfants veraient apparaître sous la langue française du Nord et sous celle du Midi, et dans la lumière même de la comparaison, le fonds commun de latinité, et les origines profondes de notre peuple de France s'éclaireraient ainsi, pour le peuple même, d'une pénétrante clarté. Amener les nations et les races à la pleine conscience d'elles-mêmes est une des plus hautes œuvres de civilisation qui puissent être tentées. De même que l'organisation collectiviste de la production et de la propriété suppose une forte éducation des individus, tout un système de garanties des efforts individuels et des droits individuels, de même la réalisation de l'unité humaine ne sera féconde et grande que si les peuples et les races, tout en associant leurs efforts, tout en agrandissant et complétant leur culture propre par la culture des autres, maintiennent et avivent dans la vaste Internationale de l'humanité, l'autonomie de leur conscience historique et l'originalité de leur génie.

J'ai été très frappé de voir, au cours de mon voyage à travers les pays latins, que, en combinant le français et le languedocien, et par une certaine habitude des analogies, je comprenais en très peu de jours le portugais et l'espagnol. J'ai pu lire, comprendre et admirer au bout d'une semaine les grands poètes portugais. Dans les rues de Lisbonne, en entendant causer les passants, en lisant les enseignes, il me semblait être à Albi ou à Toulouse. Si, par la comparaison du français et du languedocien, ou du provençal, les enfants du peuple, dans tout le Midi de la France, apprenaient à retrouver le même mot sous deux formes un peu différentes, ils auraient bientôt en main la clef qui leur ouvrirait, sans grands efforts, l'italien, le catalan, l'espagnol, le portugais. Et ils se sentiraient en harmonie naturelle, en communication aisée avec ce vaste monde des races latines, qui aujourd'hui, dans l'Europe méridionale et dans l'Amérique du Sud, développe tant de forces et d'audacieuses espérances. Pour l'expansion économique comme pour l'agrandissement intellectuel de la France du Midi, il y a là un problème de la plus haute importance, et sur lequel je me permets d'appeler l'attention des instituteurs.

JEAN JAURÈS.



## SOMMAIRE

### Revue Sociale.

- La Question du jour.* JEAN JAURÈS.  
*La Semaine.* LE SPECTATEUR.  
*Communications.*

### Revue Littéraire.

- Contes.*  
*Le mouvement scientifique.* E. POTIER.  
*Echos et Curiosités.*

### Revue Corporative.

- Le Congrès de Nantes.* E. GLAY.  
*La dotation de l'école.* JIBEL.  
*Intérêts du Personnel.* CH. MARTEL.  
*Coups de Hache.* BUCHERON.  
*Sons de cloche.* LE CARILLONNEUR.  
*Revue Pédagogique.*  
*Causerie pédagogique.* POPULO.  
*Lettre d'un voyageur en pédagogie.* JEAN COSTE.  
*Au vol.* CL. GUEUX.  
*La neutralité de l'école laïque.* LE CHEVALLIER.  
*L'Information administrative.*

### Revue Scolaire.

- Exercices scolaires.*

## La Question du Jour

### MÉTHODE COMPARÉE

Il y a quelques semaines, j'ai eu l'occasion d'admirer, en pays basque, comment un antique langage, qu'on ne sait à quelle famille rattacher, avait disparu [sic]. Dans les rues de Saint-Jean-de-Luz on n'entendait guère parler que le basque, par la bourgeoisie comme par le peuple : et c'était comme la familiarité d'un passé profond et mystérieux continué dans la vie de chaque jour. Par quel prodige cette langue si différente de toutes autres s'est-elle maintenue en ce coin de terre ? Mais quand j'ai voulu me rendre compte de son mécanisme, je n'ai trouvé aucune indication. Pas une grammaire basque, pas un lexique basque dans Saint-Jean-de-Luz où il y a pourtant de bonnes librairies. Quand j'interrogeais les enfants basques, jouant sur la plage, ils avaient le plus grand plaisir à me nommer dans leur langue le ciel, la mer, le sable, les parties du corps humain, les objets familiers ! Mais ils n'avaient pas la moindre idée de sa structure, et quoique plusieurs d'entre eux fussent de bons élèves de nos écoles laïques, ils n'avaient jamais songé à appliquer au langage antique et original qu'ils parlaient des [sic] l'enfance, les procédés d'analyse qu'ils sont habitués à appliquer à la langue française. C'est évidemment que les maîtres ne les y avaient point invités. Pourquoi cela, et d'où vient ce délaissement ? Puisque ces enfants parlent deux langues, pourquoi ne pas leur apprendre à les comparer et à se rendre compte de l'une et de l'autre ? Il n'y a pas de meilleur exercice pour l'esprit que ces comparaisons ; cette recherche des analogies et des différences en une matière que l'on connaît bien est une des meilleures préparations de l'intelligence. Et l'esprit devient plus sensible à la beauté d'une langue basque, par comparaison avec une autre langue il saisit mieux le caractère propre de chacun [sic], l'originalité de sa syntaxe, la logique intérieure qui en commande toutes les parties et qui lui assure une sorte d'unité organique.

Ce qui est vrai du basque est vrai du breton. Ce serait une éducation de force et de souplesse pour les jeunes esprits ; ce serait aussi un chemin ouvert, un élargissement de l'horizon historique.

Mais comme cela est plus vrai encore et plus frappant pour nos langues méridionales, pour le limousin, le languedocien, le provençal ! Ce sont, comme le français, des langues d'origine latine, et il y aurait le plus grand intérêt à habituer l'esprit à saisir les ressemblances et les différences, à démêler par des exemples familiers les lois qui ont présidé à la formation de la langue française du Nord et de la langue française du Midi, il y aurait pour les jeunes enfants, sous la direction de leurs maîtres, la joie de

charmantes et perpétuelles découvertes. Ils auraient aussi un sentiment plus net, plus vif, de ce qu'a été le développement de la civilisation méridionale, et ils pourraient prendre goût à bien des œuvres charmantes du génie du Midi, si on prenait soin de les rajeunir un peu, de les rapprocher par de très légères modifications du provençal moderne et du languedocien moderne.

Même sans étudier le latin, les enfants verraient apparaître sous la langue française du Nord et sous celle du Midi, et dans la lumière même de la comparaison, le fonds commun de latinité, et les origines profondes de notre peuple de France s'éclaireraient ainsi, pour le peuple même, d'une pénétrante clarté. Amener les nations et les races à la pleine conscience d'elles-mêmes est une des plus hautes œuvres de civilisation qui puissent être tentées. De même que l'organisation collectiviste de la production et de la propriété suppose une forte éducation des individus, tout un système de garanties des efforts individuels et des droits individuels, de même la réalisation de l'unité humaine ne sera féconde et grande que si les peuples et les races, tout en associant leurs efforts, tout en agrandissant et complétant leur culture propre par la culture des autres, maintiennent et avivent dans la vaste Internationale de l'humanité, l'autonomie de leur conscience historique et l'originalité de leur génie.

J'ai été très frappé de voir, au cours de mon voyage à travers les pays latins, que, en combinant le français et le languedocien, et par une certaine habitude des analogies, je comprenais en très peu de jours le portugais et l'espagnol. J'ai pu lire, comprendre et admirer au bout d'une semaine les grands poètes portugais. Dans les rues de Lisbonne, en entendant causer les passants, en lisant les enseignes, il me semblait être à Albi ou à Toulouse. Si, par la comparaison du français et du languedocien, ou du provençal, les enfants du peuple, dans tout le Midi de la France, apprenaient à retrouver le même mot sous deux formes un peu différentes, ils auraient bientôt en main la clef qui leur ouvrirait, sans grands efforts, l'italien, le catalan, l'espagnol, le portugais. Et ils se sentiraient en harmonie naturelle, en communication aisée avec ce vaste monde des races latines, qui aujourd'hui, dans l'Europe méridionale et dans l'Amérique du Sud, développe tant de forces et d'audacieuses espérances. Pour l'expansion économique comme pour l'agrandissement intellectuel de la France du Midi, il y a là un problème de la plus haute importance, et sur lequel je me permets d'appeler l'attention des instituteurs.

JEAN JAURÈS.